

ARTICLE EX POST DU RAN

Groupe de travail sur la mémoire des victimes du terrorisme

Livrer des témoignages efficaces

Introduction

Les attaques terroristes se multiplient de par le monde, dans de nombreux contextes divers et avec différents impacts. Les victimes d'attaques terroristes souhaitent parfois raconter leurs histoires, témoigner afin de sensibiliser davantage au non-sens que représente la violence tout en montrant une résilience positive et des perspectives d'avenir. Tout comme pour les survivants de l'Holocauste, l'objectif est d'éviter la répétition et de tout faire pour que cela ne se reproduise plus. Dans le cas des atrocités terroristes, les victimes peuvent être des parents ou des amis de ceux qui sont décédés ou des survivants qui ont vécu une telle attaque. Témoigner dans les écoles ou les communautés a pour objectif de convaincre les gens de rejeter la violence et d'empêcher toute nouvelle radicalisation.

Cet article ex ante a été rédigé par **Lynn Davies**, Professeur émérite d'éducation internationale à l'université de Birmingham et codirectrice de l'entreprise sociale ConnectFutures. Les opinions exprimées dans le présent document n'engagent que leurs auteurs et ne reflètent pas nécessairement celles du Centre d'excellence du RAN.

Cependant, témoigner est loin d'être facile. Suite à la publication de plusieurs initiatives et manuels du RAN (i), il est apparu clairement que des directives pratiques étaient nécessaires pour aider ceux qui livraient leurs témoignages dans diverses situations, qu'il s'agisse de rendre le récit crédible (le contenu) ou de la manière de le livrer (la présentation). Ces directives ont pour but d'augmenter l'impact d'une présentation tout en abordant des problèmes compliqués comme la gestion des émotions. Une structure ou un filet de sécurité peut être utile pour faire preuve de clarté et partager son expérience avec d'autres.

1. Vous êtes l'expert : la confiance en soi pour s'exprimer

Certaines victimes du terrorisme tiennent à raconter leur histoire, d'autres ont besoin d'être convaincues ou manquent de confiance en elles. La première chose à retenir est que l'expert sur le sujet, c'est la victime. Les victimes sont les seules personnes qui ont le droit de s'exprimer en tant que victimes et de dire les choses. Leur version est la vérité. Ils SONT le contre-récit. Une victime rappelle que: *«vous n'êtes pas obligé de vous excuser d'occuper l'espace des personnes. Nous sommes un rappel permanent, nous souffrons toujours. Si vous m'accordez de la considération, je retrouverai ma place. Ma voix compte».*

Il n'y a donc pas de hiérarchie des victimes, pas de hiérarchie de la souffrance. Un survivant raconte comment il a assisté à une attaque tout près de lui - et vu le visage de son agresseur. Comment il a aidé les victimes et vu des gens mourir. Il n'a pas perdu un membre de sa famille ou un proche, mais il souffre maintenant de TSPT (trouble de stress post-traumatique) et il estime important pour lui d'être reconnu en tant que victime. *«Je ne sais*

plus qui je suis. Je me sens seul avec mon traumatisme. «On peut avoir une «culpabilité du survivant» et des traumatismes très divers après de tels actes de barbarie.

Chaque témoignage est important, que ses effets soient prévisibles ou inattendus et même s'il est difficile de prouver son impact quant à la résilience à l'extrémisme. Différents types de récits de survivants peuvent avoir des effets différents. Le postulat de départ est le suivant: si des survivants ont résisté à la persécution ou y ont échappé, les élèves qui reçoivent ces témoignages seront plus susceptibles de résister à la persécution et à la haine dans leur propre vie. Si quelqu'un a trouvé un moyen de comprendre quelque chose du point de vue des auteurs de ces attentats et qu'il n'adopte pas une vision polarisée du bien et du mal, ni par rapport aux groupes culturels/ethniques/religieux dont sont originaires ces auteurs, alors cette attitude alimente une perspective multiple qui constitue la base même de la résistance aux vues extrémistes. L'idée de base est le refus de la vengeance. Si celui qui témoigne est une personne qui a perdu son enfant à cause de l'extrémisme violent (VE), soit comme victime d'une attaque terroriste, soit parce que cet

enfant est devenu un combattant étranger, l'empathie suscitée par l'annonce de la mort de cet enfant et de ses conséquences sur le parent incite l'auditeur à se rendre compte de l'absurdité et de l'arbitraire de la violence extrémiste et de son idéologie. L'organisation *Sisters Against Violent Extremism* estime que les récits personnels de victimes que l'expérience du chagrin et de la perte a rendu plus fortes et capables d'adopter une attitude positive, l'aide à estomper les frontières d'une réflexion manichéenne. Ils sèment le doute dans l'esprit de ceux qui pourraient envisager de soutenir la violence ou n'y voient pas d'alternative (ii).

Synthèse Rappelez-vous que c'est vous l'expert et que personne d'autre n'a vos souvenirs. Votre témoignage pourra, de manière unique, susciter l'empathie et lutter contre la violence.

2. Choisir le récit

Contenu et présentation se mélangent intégralement lorsqu'il s'agit de décider comment «apporter» un témoignage. Il existe un consensus universel selon lequel la clé réside dans l'authenticité et l'honnêteté. Les éléments à choisir dans un récit peuvent dépendre des buts et des objectifs discutés dans la section suivante, mais le témoignage doit rester vrai. Le point de départ est la relation de l'orateur avec la (les) victime(s) - mère, père, frère ou sœur, fils, fille, mari/femme ou ami (bien que ces derniers ne soient pas reconnus officiellement comme victimes sur un plan juridique). Un survivant peut être quelqu'un qui a assisté à une attaque et a porté secours à des victimes, une personne décrite dans la littérature comme étant un «intervenant de première ligne», même si les services d'intervention professionnels (pompiers, police, médecins) qui fournissent leur assistance ne sont pas considérés généralement comme victimes. Pour démontrer l'impact d'une attaque

terroriste, les récits retracent souvent la vie avant et après, que ce soit pour l'orateur ou pour sa famille. Le message est cohérent: «*Je ne suis plus le même*», «*Nos vies ont changé pour toujours*». De nombreux orateurs raconteront et montreront des photos de leur famille avant l'attaque, puis raconteront peut-être à quel point la journée qui a précédé était ordinaire : des enfants qui jouent, se rendre à un événement, ce que les gens prévoient pour le lendemain ou pour l'avenir.

Pour avoir un impact maximum, les auditeurs ont besoin de pouvoir s'identifier avec quelqu'un, que ce soit la victime elle-même ou des membres de sa famille ou des amis laissés derrière eux. Une personne qui a perdu son mari raconte comment elle a dû l'annoncer à ses enfants et comment cet événement l'a touché «*ce n'est pas que moi, mais aussi ma fille qui avons perdu notre avenir avec l'assassinat de son père*». Une autre personne qui a perdu son fils dans un attentat raconte: «*Je parle de A., comment il était, quelle était sa personnalité, ce qu'il aimait faire et comment était la vie avant et après la bombe.*»

Concernant l'attaque elle-même, il existe un consensus pour éviter de préciser les détails sanglants, leur aspect et pour préserver la dignité de la ou des victime(s). Le récit se poursuit en précisant comment les survivants ont géré la perte ou la mort d'un être cher et les problèmes qu'ils ont dû résoudre. Un intervenant peut faire remarquer qu'il n'est pas le seul, qu'un groupe entier de personnes est affecté par une attaque terroriste massive - pour une victime, l'histoire inclut le récit de «*toutes les luttes que nous avons dû mener en tant que communauté pour reconstruire nos vies*». Il est important de comprendre qu'une attaque totalement aléatoire et insensée signifie «*vous perdez quelque chose qui vous structurerait, vous perdez un sentiment de contrôle sur votre vie*». Tout sentiment de contrôle est-il une illusion ? Le récit pourrait être celui de la lutte pour retrouver ce

sentiment de pouvoir contrôler des événements, même insignifiants.

Quels que soient le choix des points de départ et d'arrivée, il est généralement admis que le récit ne concerne pas les terroristes eux-mêmes, leurs motivations ou leurs antécédents, même si ceux-ci sont connus. Pour garder une certaine intensité, un témoignage aborde des sentiments personnels et profonds, pas des théories, ni des abstractions. Si quelqu'un dit «je pardonne», cela ne signifie pas que tout le monde doit pardonner, mais qu'il s'agit d'une façon personnelle de réagir et de faire face - de sorte que ni l'orateur ni sa famille ne soient consumés par la colère - *«sinon ils [les terroristes] ont gagné»*. La question de savoir si un témoignage doit chercher à accroître la compréhension - ou si le fait de «comprendre» un terroriste peut lui conférer une humanité égale fait débat. Comprendre comment un terroriste s'est fait laver le cerveau pourrait faire partie du récit, afin d'avertir les auditeurs de cet écueil. Certains témoins ne veulent cependant pas susciter de compréhension, mais simplement que justice soit rendue aux personnes affectées. Pour eux, il ne peut y avoir de justification. Un consensus existe néanmoins pour dire que l'histoire ne doit pas porter sur la vengeance, mais sur la façon dont les gens ont géré leur colère et la perte, mais aussi, et surtout, *«qu'ils se libèrent de la position de victime»*.

Résumé: Authenticité et sincérité sont essentiels. L'auditoire a besoin de quelqu'un avec lequel il puisse s'identifier, mais le récit ne doit pas donner de détails morbides, ni parler des terroristes eux-mêmes. Ce qui compte, ce sont vos réactions personnelles, vos sentiments et la façon dont vous avez géré la situation.

3. Les buts et les objectifs d'un témoignage

Les objectifs varieront clairement en fonction de la nature de l'attaque terroriste, de son contexte et du temps écoulé depuis l'événement. Les objectifs varient également en fonction du public cible, s'il s'agit par exemple d'élèves du primaire ou de collégiens, de parents, d'hommes politiques, de groupes communautaires ou d'autres victimes. Il est toutefois admis que ceux qui témoignent doivent éviter de prêcher et d'exprimer de lourdes exhortations morales, même si le message commun devant être souligné quel que soit le contexte, est que la violence est inacceptable, contre-productive et toujours injustifiée. Le but est d'éviter la répétition de tels actes.

Il existe de multiples manières d'encourager à éviter de répéter la violence. Sans vouloir accentuer une culture de la peur, certains orateurs voudraient que leurs auditeurs réfléchissent à la manière dont ils pourraient être entraînés dans la violence et qu'ils ont toujours le choix de la non-violence. En racontant comment ils ont fait face à la situation, les orateurs montrent que la colère et la vengeance ne sont pas des solutions. Cette stratégie implique une remise en question des préjugés et de l'intolérance: Une survivante raconte que sa fille, tuée dans un massacre par un raciste, avait le mot «LOVE» tatoué sur son bras et possédait une multitude d'amis de différentes religions et ethnies. Il existe actuellement un débat sur le point de savoir si ces messages généraux d'amour et de tolérance fonctionnent vraiment, dans la mesure où on ne peut demander aux gens d'aimer l'auteur d'un attentat ou de respecter un assassin. Un message très fort est de rappeler pourtant *qu'il faut montrer* son amour à son entourage avant qu'il ne soit trop tard et qu'il se passe une tragédie imprévue.

D'autres orateurs utilisent leurs témoignages pour continuer le combat contre l'injustice, y compris par des campagnes en faveur des droits des victimes - qu'il s'agisse de soutien, d'indemnisation, d'assurance ou simplement

de reconnaissance. Pour les actes de terrorisme subis il y a longtemps, il peut s'agir de rappels et d'histoires concernant la lutte pour la justice et des associations impliquées dans cette lutte. Dans cette situation, un rôle plus politique devient important.

L'un des objectifs peut être une certaine éducation numérique, à savoir que les jeunes soient capables de porter un regard critique sur des messages en ligne ou parus sur les réseaux sociaux et éviter ainsi d'être entraînés dans des mouvements extrêmes voire de les soutenir indirectement. Cet objectif implique une perspective critique sur toute information, que ce soit les fausses nouvelles ou le négationnisme de l'Holocauste ou encore les vidéos jihadistes et les tirades de l'extrême droite sur l'immigration.

Globalement, les auditeurs d'un témoignage doivent in fine, non seulement assister à la présentation mais être motivés à **agir par eux-mêmes**. Il peut s'agir de petites actions sans lien entre elles, comme des actes de bonté une fois par jour ou d'actions liées à l'extrémisme comme par exemple des campagnes de non-violence ou de remise en question de l'islamophobie ou de l'antisémitisme. Bien que tous les chagrins et tous les deuils soient tragiques, le message de ceux qui ont subi les affres du terrorisme est que dans la vie, il y a des éléments incontrôlables, mais que le meurtre n'en fait pas partie. Un témoignage peut ainsi devenir un exemple vivant de résilience, de notre capacité à rebondir après l'adversité et pourquoi pas, une inspiration pour tout auditeur qui se trouve dans une situation difficile. Un témoignage peut avoir pour objectif d'accroître l'empathie ; mais cette empathie doit alors permettre de traiter l'autre de manière différente. Idéalement, un témoignage ne doit pas laisser ses auditeurs indifférents.

Je dis, vous êtes jeunes, pourquoi je vous raconte cette histoire triste, mais comment pouvons-nous, en tant que société, empêcher ce genre de choses de se reproduire ? Vous POUVEZ faire la différence, en revenant à l'essentiel, en faisant partie de la communauté. Lequel d'entre vous a préparé une tasse de thé sans qu'on le lui demande ? En agissant, vous contribuez de manière positive à la famille et à la communauté. Il faut commencer par sa famille, puis par la communauté, pour rendre les choses meilleures, plus inclusives et bienveillantes. Quelles initiatives pourriez-vous mettre en place ? Peut-être avec les personnes âgées, vous rendre dans les maisons de retraite ?... (une mère dont le fils a été tué lors de l'attaque de Manchester)

Parallèlement au message de non-violence (qui peut venir de n'importe quelle source), l'objectif d'un témoignage personnel est qu'il ne faut jamais oublier une victime - et qu'elle ne soit pas morte en vain. De nombreux survivants ont créé ou font partie de réseaux d'autres survivants, apportant leur soutien et défiant ensemble les idéologies ou la haine qui ont inspiré ces actes terroristes. Un témoignage peut permettre de raconter des expériences plus positives.

Dans le documentaire «A Mother's Story», Wendy déclare: «J'espère que les gens se rendent compte de ce que les familles endurent juste parce qu'elles se sont trouvées au mauvais endroit au mauvais moment. Qu'ils se rendent compte que, alors que tout le monde retourne à sa vie quotidienne, les familles touchées par un attentat terroriste ne le peuvent pas. «J'espère aussi qu'ils pensent que quelque chose de positif en est sorti. Nous avons assisté des milliers de personnes et travaillons toujours très dur à ce que nous faisons. Nous ne voulions pas que Tim soit oublié. Nous ne voulions pas qu'il soit simplement un autre numéro sur la liste des victimes de ces tragédies. C'est notre façon à nous de le garder en vie.»⁽ⁱⁱⁱ⁾

Résumé: Bien que tous les témoignages fassent partie intégrante de la lutte contre la violence, les buts et objectifs spécifiques de chacun peuvent varier. La non-répétition de la violence peut être obtenue en faisant preuve d'amour pour les autres, en recherchant la justice, en améliorant l'alphabétisation numérique ou en incitant les auditeurs à agir.

4. Préparation

Bien que le récit puisse être spontané et bien connu de l'orateur il paraît évident qu'un minimum de préparation contribue à obtenir un impact maximal. Il est conseillé de discuter d'une présentation avec quelqu'un d'autre, peut-être avec quelqu'un qui en a déjà donné une. Ces personnes peuvent donner des conseils sur la longueur de la présentation, sur ses aspects techniques comme de savoir s'il est possible d'utiliser le récit ou de l'enregistrer, afin d'éviter toute surprise ou décision soudaine à prendre le jour même. Le timing de la présentation peut avoir son importance. Il est peut-être préférable qu'il ne soit pas trop rapproché de l'événement par exemple, lorsque les souvenirs sont encore trop crus, tant pour l'orateur que pour les auditeurs.

4.1 Style et image

Bien que tout le monde s'accorde sur la nécessaire authenticité du récit, on peut se demander s'il faut user de certaines techniques ou «astuces» pour améliorer une histoire ou si cela risque de la rendre artificielle. Les narrateurs professionnels donnent des conseils tels que :

- La structure des 5 W (when, where, what, with whom, why) en anglais, c'est à dire quand, où, quoi, avec qui, pourquoi
- Pensez à utiliser un nom puis il/elle plutôt que moi/nous (au moins pour commencer, afin de ne pas avoir à revivre vos émotions ou vos traumatismes) ; puis déplacez le sujet : «Et cette personne c'était moi...»

- Faites appel à l'imagination des auditeurs, posez des questions
- Apportez de la mise en scène et du dynamisme dans votre voix, en utilisant des tons variés ; votre voix est votre instrument et le timbre est fondamental pour que l'on vous comprenne même si vous murmurez
- Pensez au langage corporel, au contact visuel, à l'utilisation de postures, etc. - la prestation

Certains témoins ne sont pas convaincus par les conseils de ce type et préfèrent simplement utiliser une voix douce et l'opposer à la violence, en particulier lorsqu'il s'agit d'émotions personnelles. *«Je veux que le public ressente des émotions comme s'il me connaissait.»* *«Imaginez-vous dans ma situation»* Le but n'est pas de leur faire peur, de culpabiliser le public ou de provoquer la peur, la colère ou la pitié.

4.2 Le choix de la langue

Quand ils parlent à des collégiens, les orateurs doivent utiliser leur langage, peut-être avec de l'argot et de l'humour, mais sans jamais être condescendant. Les orateurs doivent respecter les jeunes et les traiter d'égal à égal. Les jeunes doivent se sentir en sécurité, c'est-à-dire se sentir autorisés à s'exprimer et donner leur opinion. On admet que *«les jeunes sont super intelligents»*. Il faut donc leur laisser beaucoup de temps pour les questions et réponses et pour répondre à leur curiosité ou tenter d'étoffer leurs connaissances. En effet, parfois, l'attentat dont il est question peut s'être produit avant leur naissance. Chez les adultes ou les professionnels, on peut se concentrer davantage sur les expériences vécues après une attaque ou certaines statistiques et chiffres concernant les personnes touchées.

En parlant des personnes qui perdent la vie lors d'un acte de terrorisme, on pense qu'il faut utiliser le terme «assassiné» et non «tué». Il y a une responsabilité humaine : ce n'est pas

juste un accident. De même, certains sont convaincus qu'il ne faut pas utiliser le terme «combattants», un terme qui se rapporte à une armée. Le terme «combattants de la liberté» est considéré comme insultant pour les victimes. Les auteurs d'attentat ne sont pas des héros. Les choix de termes comme «terrorisme», «extrémisme», «sectarisme» ou «fanatisme» dépendront du public cible et du contexte local. Il ne peut y avoir un seul ensemble de conseils.

4.3 Utiliser des illustrations

Le récit oral peut être très fort mais des éléments visuels supplémentaires peuvent le renforcer encore. L'association *Facing History and Ourselves* recommande l'utilisation a minima de cartes pour que les élèves puissent ainsi localiser les lieux cités. Pour une empathie plus profonde, des photographies ou des clips sur les personnes concernées facilitent grandement leur compréhension. Nicola (iv) (dont le fils a rejoint l'Etat Islamique) utilise des photographies de son fils quand il était petit et des captures d'écran de textes qu'il lui a envoyés de Raqqa. Le parcours emprunté pour devenir un extrémiste fascine les jeunes, ainsi que les moyens de communications utilisés ultérieurement. Des photographies de personnes permettent également montrer comment des familles entières sont touchées par un attentat terroriste, et ce jusqu'aux petits-enfants d'une victime. Les images montrant des attaques ou des victimes blessées doivent cependant être utilisées avec parcimonie et/ou une extrême prudence. Ces photos posent des problèmes de dignité pour les victimes présentées et un risque de re-victimisation ainsi qu'une glorification de l'horreur et de la violence. Beaucoup plus fortes sont les images ou selfies de personnes semblables aux participants ou des images de leur vie quotidienne qui peuvent générer une véritable empathie plutôt qu'une distanciation. Les animations et illustrations graphiques doivent également être utilisées

avec parcimonie car elles se rapprochent trop des jeux auxquels les jeunes jouent et pourraient également conduire à une distanciation. La musique est rarement recommandée.

Résumé: Les conseils de narration permettent d'aider certains orateurs. Le choix du langage et du vocabulaire sont essentiels et l'âge et le contexte local sont des paramètres qu'il faut prendre en compte. Les éléments visuels renforcent le récit, pas ceux montrant l'attentat lui-même mais ceux montrant des histoires personnelles et la personnalité des victimes.

5. Se préparer pour la journée elle-même

5.1 Émotions

Un témoignage est un événement émotionnel conçu pour susciter des émotions dans l'auditoire. Les émotions ne doivent donc pas être cachées. Pourtant, en racontant une histoire, il existe une différence majeure entre partager des émotions et s'y noyer. Le conseil des orateurs chevronnés est que, pour éviter cet écueil, vous devez vous préparer et vous exercer à la maison, penser à vos différents auditoires, au public que vous souhaitez éviter, à celui avec lequel vous vous sentez à l'aise, mélanger instants riches en émotion avec des périodes plus normales, des moments tragiques avec des notes plus gaies. Acceptez l'aide d'un modérateur et connaissez vos propres limites tant pour le contenu que celles de vos zones de confort. Comme nous le verrons dans la section suivante, connaître votre auditoire cible vous permet également de vous préparer et de ne pas être submergé par les émotions.

Il existe ici aussi un consensus qui postule qu'un orateur devrait, dans l'idéal, raconter son histoire sans avoir à recourir à ses notes et apprendre son récit par cœur si nécessaire.

Certes, il ne faut jamais seulement lire un discours entièrement préparé. Vous communiquez avec votre auditoire et devez regarder leurs visages, ne serait-ce que pour vérifier que les gens sont attentifs à votre récit et non accaparés par leurs smartphones. Pourtant, le jour dit, il se peut que vos émotions prennent le dessus et que vous perdiez le fil de votre narration. Beaucoup d'orateurs ont donc un Plan B, avec quelques notes, peut-être un ensemble de pointeurs ou de cartes aide-mémoire qui permettent de retrouver le fil de l'histoire. Un conseil est de s'assurer que vous avez un verre d'eau à proximité et d'essayer de bouger afin de penser à autre chose dans les moments où vous vous sentez submergé par les émotions.

Bien que certains exposés communs réunissant un orateur de chaque «côté» puissent inquiéter, il peut être intéressant de réunir 2 ou 3 victimes, afin de créer un «système de jumelage» où chacun s'exprime 5 à 10 minutes, avant de procéder à une séance de questions/réponses. Un médiateur attentif peut également apporter son soutien ou générer un temps de pause en demandant au public de réfléchir aux questions qu'il voudrait poser.

5.2 Discussion avec l'hôte

Une partie de la préparation consiste à réfléchir à la manière dont vous voudriez présenter votre témoignage et demander à votre hôte de préparer à l'avance le matériel nécessaire (par exemple, si vous aimez vous tenir derrière un pupitre ou un bureau, si vous avez besoin d'un support pour vous appuyer ou si vous souhaitez vous déplacer ou ne pas être sur une scène). Pour certains, il est important de se tenir debout pour justement montrer qu'ils ne sont pas à terre ! Si vous êtes invité à le faire, décidez si vous voulez que le public cible se mette en cercle ou par petits groupes ; Estimez de quel espace vous disposez et le nombre de personnes attendues. Si vous

pénétrez dans la salle avant le public, vous pouvez peut-être accueillir personnellement vos auditeurs lorsqu'ils entrent dans la salle.

Il existe un consensus selon lequel vous ne devriez pas parler plus de 20 minutes. Il est important de ne pas se sentir nerveux simplement parce qu'il faut remplir l'heure : il y aura plus de questions que vous ne pourrez jamais en aborder dans le temps qui vous est imparti. Mais vous devez décider par avance si vous souhaitez ou n'acceptez pas d'interruptions lors de votre exposé. Beaucoup de gens préfèrent répondre aux questions après leur exposé car, parfois, ils abordent certains sujets plus loin dans leur exposé.

Le jour même de votre présentation, votre hôte ou vous-même devez définir des règles de base en matière de respect et d'écoute. Ce sont des thèmes sensibles et il est important d'empêcher ou de prévenir les propos offensants. Une suggestion est de dialoguer auparavant de manière informelle avec les gens, de manière à éviter une image stéréotypée de la victime. À défaut, vous pouvez accepter d'être interviewé par les participants de votre public cible.

5.3 Connaissance du public

Il est essentiel pour un orateur d'acquérir une certaine connaissance de son public, son âge et son expérience antérieure de la violence extrémiste par exemple, ou sur des questions connexes telles que le génocide. Dans les écoles, il est bon de savoir à quel moment du cursus scolaire est prévue la présentation, si elle s'intègre dans un programme ou pas, si l'école a déjà abordé la question de la violence extrémiste - à travers l'éducation aux droits, l'éducation morale, l'éducation religieuse, l'éducation à l'histoire, la citoyenneté, etc. et ce qui est ressorti des discussions. Si aucun travail préparatoire évident n'a été réalisé, un historique de base et/ou un contexte géographique supplémentaire peut être

nécessaire. Rappelez-vous que pour les élèves, le 11 septembre est «un événement historique», qu'ils n'ont pas vécu mais dont ils ont seulement entendu parler. Dans les collèges et les établissements d'enseignement supérieur, il peut être utile de savoir ce que les étudiants étudient (la justice par des étudiants en criminologie ou en droit par exemple ou la santé mentale par les étudiants en psychologie). Ces informations ne facilitent pas nécessairement le témoignage en lui-même mais elles permettent de prévoir les questions ultérieures. Le public adulte, comme celui formé par des responsables politiques ou des ex-prisonniers, peut être beaucoup moins prévisible.

La connaissance du contexte religieux/ethnique d'un public peut être utile. Dans des pays comme le Royaume-Uni qui applique un programme Prevent, il est facile de penser que tout travail sur l'EV cible uniquement les musulmans. Des travaux généraux sur la prévention de l'extrémisme violent permettent de s'attaquer à toutes les formes d'extrémisme, mais lorsqu'un témoignage aborde une atrocité spécifiquement islamiste, cela provoquera-t-il des tensions dans un public mélangé en termes de religion et/ou alimentera-t-il la stigmatisation ? Il est important qu'un témoignage n'exacerbe pas l'islamophobie. Encore une fois, il est souhaitable d'avoir une discussion préalable avec l'enseignant pour savoir comment les élèves réagiront et ce que les adolescents veulent entendre.

Une étude de l'UCL sur l'éducation à l'Holocauste a de fait révélé certaines réponses encourageantes en ce que, contrairement aux attentes (une position pro-palestinienne présumée, par exemple), les enfants musulmans n'étaient pas opposés à une telle éducation ou seulement marginalement (4). Peut-on trop réfléchir aux réponses ? Les réactions fondées sur l'appartenance ethnique ou la religion ne se manifestent pas partout de la même manière. Certaines victimes ont été

touchées par des attaques pouvant venir de groupes nationalistes ou de groupes de droite ou de gauche comme les brigades rouges, l'ETA ou l'IRA. Il peut être intéressant de connaître les antécédents des auditeurs si une victime d'ETA livre par exemple, un témoignage dans une région très nationaliste. «*Certaines personnes pensaient (et d'autres le pensent encore) qu'elles méritaient leur mort.*» Dans les régions en conflit, ce ne sont pas seulement les élèves, mais les antécédents des enseignants et des parents qui jouent un rôle important dans la réponse de l'auditoire et les questions ultérieures. Les élèves ne sont pas des auditeurs impartiaux et peuvent avoir eux-mêmes été traumatisés par quelque chose ou avoir perdu un membre de leur famille. Ils ont pu se trouver à proximité d'une atrocité (une autre raison de penser au timing de la présentation). Le public peut abriter un auteur d'attentat ou des membres de sa famille appartenant toujours à un mouvement. Tout ceci pour souligner l'importance de restreindre le spectre de votre témoignage à vos réactions personnelles et ne pas vous lancer dans une politique du blâme ou du châtement.

Si vous en avez la possibilité, il est conseillé de séparer les jeunes et les parents dans un auditoire. Une telle mixité ne garantira pas un endroit sûr pour que les jeunes puissent poser des questions et générera un embarras s'ils posent des questions devant leurs parents et vice versa. Des groupes avec chacun des points de vue opposés ou des responsables politiques peuvent être également compliqués à gérer !

Synthèse Les émotions ne doivent pas être cachées, mais un orateur a parfois besoin d'utiliser certaines stratégies pour ne pas les laisser le submerger. Une préparation est nécessaire, pour décider du moment et du lieu de la présentation, discuter avec l'hôte des antécédents du public et fixer les règles de base de la discussion.

6. Vers quoi le témoignage peut-il conduire ?

6.1 Réactions et questions

Même avec de la préparation et une certaine anticipation, il faut reconnaître que les retombées d'un témoignage peuvent être imprévisibles : les auditeurs ne sont pas neutres, ils ont leurs propres expériences et leur propre histoire dans lesquelles ils insèrent le témoignage. L'impact d'une présentation dépend de l'interaction unique entre le narrateur et l'auditeur, interaction qui ne peut pas toujours être prévue. Cette interaction dépend également de la dynamique de groupe : le narrateur déclenche une dynamique *entre* les auditeurs, qui va dépendre de la manière dont les groupes fonctionnaient avant la présentation. Il y aura une grande différence entre une classe où il est possible d'exprimer ses émotions et une classe où intimidation et boucs émissaires sont monnaie courante. Si une classe semble réticente à poser des questions, ce n'est peut-être pas votre faute, mais cela peut refléter simplement une situation dans laquelle tout le monde garde la tête baissée, par peur de la réaction des autres.

Une grande partie de la littérature sur l'impact des témoignages s'appuie sur les témoignages de l'Holocauste, ou la mémoire de génocides comme ceux du Rwanda ou de Bosnie. Existe-t-il une différence entre les témoignages relatifs à des phénomènes récents comme le terrorisme et ceux du passé ? Dans l'espace historique, les auditeurs sont impuissants à changer quoi que ce soit des événements passés ; mais le terrorisme existe aujourd'hui et pourrait se reproduire demain, et le rôle, soit de soutien implicite voire de simple spectateur, devient important. Les événements contemporains ont peut-être plus d'impact car ils sont reliés à la vie quotidienne ; d'un autre côté, les mouvements extrémistes actuels se réfèrent souvent à l'histoire avec un grand H (les croisades médiévales ou la

négaration de l'Holocauste) et l'objectif général d'un témoignage est d'établir clairement ce que les atrocités humaines peuvent entraîner sur le long terme, et quelle position personnelle il est possible d'avoir à cet égard.

Dans l'espace géographique, les témoignages peuvent être liés à des incidents survenus dans le pays même de l'auditoire, voire dans la localité proche. La question qui se pose est donc de savoir si les témoignages doivent déboucher sur une discussion sur l'attentat lui-même, sur ce qui devrait advenir à ses auteurs et sur le cadre juridique de ces événements. Outre les problèmes moraux de vengeance et de pardon, les questions peuvent également aborder la discussion politique des tribunaux pénaux internationaux pour crimes de guerre ou certaines dispositions juridiques actuelles comme le retrait de la citoyenneté pour les extrémistes qui reviennent des zones de conflit. Dans un contexte comme celui des États-Unis, les enseignants qui témoignent sur les attaques dans les écoles pourraient mener des discussions sur la possession d'armes à feu et les lois en vigueur dans le pays.

Dans un récit long et complexe, il n'est pas toujours possible de prédire sur quoi les membres d'un auditoire vont s'attarder. Nous avons constaté en revanche en faisant appel à d'anciens extrémistes ou des mères de victimes ^(vi), que les élèves étaient fascinés par les « points de déclenchement » et la question du « et si ? » : *si vous n'aviez pas vu cette vidéo sur des musulmans tués/si vous n'aviez pas rencontré cette personne quand vous aviez 15 ans/si votre fils n'était pas allé dans cette mosquée, tout aurait-il été différent ?* Est-il vital d'insister sur les moments décisifs et sur la prise de décision (le cas échéant) pour qu'un auditoire réfléchisse aux choix qu'il peut lui-même faire ?

Une partie de la pensée critique consiste toujours à tout remettre en question - mais aussi à accepter parfois l'arbitraire de la vie.

Richard (9 ans, YH1) a réfléchi à l'énorme importance de la présence physique du survivant : «C'est juste comme si ce gars était devant moi. S'il n'avait pas pris cette décision alors qu'il avait huit ou neuf ans, il aurait pu mourir de l'une des façons les plus horribles qui soit.»

6.2 Quand l'auditoire est bouleversé

Certains parents peuvent s'opposer à ce que leurs enfants soient «contraints» d'écouter des témoignages pénibles (les parents préférant que leurs enfants «*vivent dans une sorte de monde enchanté*»). Est-ce grave si les élèves s'émeuvent en entendant un témoignage ? Il est clair que lorsque les auditeurs ont eux-mêmes subi un traumatisme similaire et sont forcés de le revivre, c'est important. L'étude de l'UCL montre cependant que les élèves se sentaient bouleversés parce que tout ceci était «plus réel», mais donnait à certains le sentiment de «comprendre» - du moins sur le plan personnel. *«Il est devenu évident que de nombreux collégiens considéraient qu'être bouleversé était une expérience personnelle significative, une réponse pertinente à cette histoire. À aucun moment... un élève n'a suggéré d'éviter le sujet parce que c'était bouleversant, aucun n'a reculé devant les émotions difficiles suggérées par le témoignage de la victime de quelque manière que ce soit. Au contraire, ils ont vraiment semblé apprécier de telles expériences :*

J'ai pleuré oui, parce que c'était triste, mais je pense qu'il est important de s'émouvoir à propos de telles choses. Autrement, vous n'avez pas d'empathie pour le sujet Je pense que les gens doivent être réagir à ce sujet, parce que cela veut dire que l'on sait ce que les victimes ont vécu et cela donne envie d'agir pour arrêter ces violences».

Être bouleversé peut également être positif quand cela permet d'ouvrir une discussion riche entre les membres d'un auditoire, quand ils apprennent à se connaître et à sympathiser, à parler de sujets difficiles. En revanche, il semblerait qu'une réaction à éviter soit celle qui, stimulée par les émotions du narrateur

entraînent des réactions extrémistes, voire des sentiments de violence. Cette réaction est évitable quand une sorte de résolution ou de conséquence positive peut être liée à l'expérience du narrateur.

6.3 Lumière ou noirceur ?

Chaque victime/survivante est unique et réagira différemment aux événements. Les élèves sont souvent étonnés qu'un survivant puisse aussi faire de l'humour. Un auditeur d'une exposition sur l'Holocauste a également commenté :

«Je n'arrivais pas à comprendre comment quelqu'un qui avait rencontré le pire de ce dont l'être humain était capable, pouvait rire aussi librement. Je lui ai posé cette question et il m'a répondu : «Sinon, la haine gagne».

De même, certains survivants parleront de ne pas manifester de colère ou de haine, mais plutôt de rendre le monde meilleur. Comme abordé plus haut, le consensus veut que le discours soit d'une tonalité plus positive ou d'un ton plus clair - autrement dit, tout n'est pas noir (en particulier pour les plus jeunes enfants) et/ou que quelque chose de constructif peut émerger (ainsi les victimes qui ont créé des associations pour aider les autres), ou montrer le soutien inconditionnel de tous les groupes religieux, ethniques et de classes exprimé immédiatement après un attentat.

Résumé: Les réactions à une présentation sont imprévisibles et le narrateur doit être prêt à s'engager dans différentes directions. Ce n'est pas grave si l'auditoire est bouleversé, car il reconnaît alors qu'il éprouve de l'empathie. Il peut être très utile de relier quelque chose de positif ou de léger à la présentation.

7. Actions envisagées avant et après la présentation

Dans les écoles, les centres de jeunesse et les prisons (par opposition à une présentation dans les médias) où le témoignage peut faire partie d'un programme plus vaste et de plus long terme, il est possible de planifier des actions avant et après le témoignage. Dans quelle mesure une victime doit-elle suggérer ou influencer ces actions ? Elle sera heureuse de recevoir des commentaires sur sa présentation, mais doit-elle réellement donner des conseils sur les activités qui se déroulent dans les écoles ? La USC Shoah Foundation ^(vii) propose un large éventail de stratégies pédagogiques, qui peuvent être discutées. Elle propose par exemple : *«Expliquez clairement aux élèves pourquoi ils vont apprendre sur un sujet au travers de témoignages visuels et de récits historiques. Aidez les élèves à comprendre leur valeur pour l'apprentissage du sujet dans le cadre de leur programme».*

Mais ne vaut-il pas mieux laisser le témoignage parler de lui-même et surprendre les étudiants ? Leur rappeler constamment que ce témoignage fait partie du programme officiel peut constituer le baiser de la mort. Tout dépend clairement de l'endroit et de la raison pour lesquels le témoignage est inscrit dans le programme scolaire, par exemple à la suite du lobbying des associations de victimes, lorsqu'une certaine publicité est nécessaire. En réalité, la question concerne le *type* de préparation nécessaire. Est-ce que l'école doit, comme le suggère la fondation Shoah, *«définir à l'avance, tous les termes et le vocabulaire utilisés»* ? Doit-elle s'engager dans une action de type *«QCM dans lequel les élèves répondent à une série de déclarations vraies/fausses liées au témoignage, puis réexaminent leurs réponses à la lumière du témoignage»* ? La question qui se pose est donc de savoir si une série d'informations factuelles doit être communiquée à l'avance aux élèves ou s'il est préférable de déterminer ce que les élèves

veulent savoir au moment opportun. Cependant, ce qui est admis comme étant essentiel, c'est que les enseignants rencontrent la victime au préalable, discutent avec elle des diverses questions que les élèves pourront lui poser et lui assurent qu'il/elle n'est pas obligée de répondre à toutes les questions. L'enseignant ou le médiateur doit également être prêt à affronter des échanges inconfortables, par exemple lors de commentaires préjudiciables de la part des élèves ou même du narrateur, et à assurer ensuite un débriefing détendu.

Il peut également être intéressant de rester en contact avec les actions prévues ultérieurement pour les élèves - visites de musées, théâtre, réalisation d'un film - qui produisent un impact positif à long terme.

Synthèse Le narrateur peut vouloir réfléchir ou être invité à proposer des idées d'activités avant ou après le témoignage. Un bilan serein doit ensuite être demandé.

8. Communiquer avec les journalistes et les médias

Parler aux journalistes de son histoire peut être une expérience très différente que celle de donner un témoignage préparé dans une école ou une institution. Tous les journalistes ne se comportent pas de manière éthique et rechercheront uniquement le sensationnalisme juste après un attentat. Il existe des manuels pour les journalistes sur la manière de réagir à de telles tragédies ^(viii), mais tous les journalistes ne les auront pas lus. La presse peut ne pas être respectueuse au départ, créant ainsi un nouveau traumatisme. Les victimes deviennent des *«personnes publiques»* - on leur pose des questions insensées, telles que *«Que ressentez-vous?»* ou *«Que se passe-t-il dans votre tête maintenant?»*, ou on leur demande des photos. *«Ils vous appellent à 2 heures du matin !»*

Les conseils donnés par les journalistes eux-mêmes incluent par exemple :

- Collez à votre histoire personnelle, n'envoyez pas un message de vengeance qui pourrait être déformé.
- Évitez les situations désagréables en vérifiant au préalable si l'interview sera enregistrée, partagée à la télévision, à la radio, dans les journaux.
- Tâchez de savoir si l'entretien impliquera d'autres personnes.
- Sachez si vous aurez l'occasion de relire l'histoire ou d'entendre l'entretien avant qu'il ne soit diffusé ou publié.
- Dites-leur que vous les rappellerez s'ils vous contactent à l'improviste et que vous n'êtes pas préparé.
-

Les médias doivent être considérés à la fois comme des amis et comme des ennemis. L'idéal est donc de construire un climat de confiance des deux côtés. Chacun doit faire des concessions - *« nous leur donnons quelque chose et ils nous donnent quelque chose »*. Cette maxime s'applique particulièrement lorsque le temps a passé et que la presse est déjà passée à autre chose, alors qu'une victime ou son association souhaite le garder en vie. Des victimes sont peut-être en train de mourir et justice n'a pas été rendue. Si les victimes cherchent un peu de publicité, le conseil sera pour elles, de souligner un événement marquant, cela pourra être un anniversaire de l'événement ou un exploit du groupe de soutien et envoyer cette information à la presse par courrier électronique. Cela donnera à la presse une raison de la publier et donc de l'insérer dans leur agenda.

Pour ce qui concerne la réflexion sur comment faire passer son histoire en peu de temps, il peut être utile de pratiquer l'«**elevator pitch**». Autrement dit, un plaidoyer éclair, imaginez que vous disposiez du même créneau qu'un ascenseur qui part du rez-de-chaussée jusqu'au dernier étage, pour convaincre quelqu'un d'entrer en contact avec vous ou de

vous aider. (Cela représente environ 100 mots sur le papier). Faire valoir votre point de vue à la télévision ou dans les médias ou avec un responsable politique, doit souvent se faire en très peu de temps. Quelques astuces :

- Prononcez votre nom lentement et clairement (nous avons tous tendance à nous dépêcher)
- Dites qui vous êtes et quelle position professionnelle vous occupez (par exemple, Président de l'association des victimes)
- Sélectionnez 2 ou 3 objectifs ou tâches de l'association (pas la liste complète), les plus originaux/inhabituels en particulier
- Répétez le nom de l'association plutôt que « Nous faisons ceci » ou « Nous travaillons sur ... »
- Impliquez l'auditeur en utilisant des questions rhétoriques telles que « Vous pouvez vous demander ce que/pourquoi... »
- Ne donnez pas de leçons
- Trouvez une histoire unique - « Le plus grand moment a été quand... »
- Terminez sur une note positive en répétant le message clé et en déclarant que vous seriez heureux d'en discuter plus avant.

Bien qu'il s'agisse d'un exercice purement artificiel, il fait partie intégrante de la formation aux médias et aide généralement à faire des présentations.

Synthèse Les journalistes ne sont pas toujours sensibles et les médias peuvent être à la fois vos amis et vos ennemis. Une préparation est nécessaire pour ne pas laisser votre récit être déformé. Il peut être utile de s'entraîner sur de brefs plaidoyers pour faire passer son histoire en un temps limité.

9. Auto-analyse et suites

In fine, vient la tâche d'évaluer votre témoignage et son impact. En plus d'une réflexion générale, demandez à votre hôte de vous dire honnêtement comment votre

présentation pourrait être améliorée ou modifiée, quels en sont les meilleurs arguments et qu'est ce qui pourrait être abandonné. Demandez ces retours dans un endroit confortable après la présentation. Vous pouvez demander à votre auditoire d'écrire quelques mots et de partager ses réactions, guidés par leurs enseignants dans le cas d'élèves, en partageant leurs sentiments et leurs réactions. Vous pouvez également préparer une fiche de feedback formelle avec des déclarations comportant différents degrés (en général de 1 à 5) d'accord indiquant si la présentation était engageante, intéressante, informative, etc. Un élément clé du feedback est de savoir si le centre qui vous a accueilli souhaite vous revoir ! Une introspection est également utile, car elle permet de réfléchir à la manière dont vous avez géré les émotions, si vous avez atteint les objectifs souhaités et répondu aux questions compliquées.

Un avertissement serait par exemple que certaines réactions aient été désagréables et injustifiées. Si les témoignages ont été filmés et sont disponibles en ligne, les gens utiliseront les réseaux sociaux tout autant pour troller (générer des polémiques) et poster des messages haineux que pour apporter leur soutien. Ainsi, une personne qui propose le pardon suscitera le mépris et l'accusation d'aimer les terroristes. Si vous êtes calme, vous êtes perçu comme «froid», voire «dangereux», le message ultime étant «vous méritez de mourir». C'est plutôt rare, mais il est bon d'y être préparé juste pour s'en débarrasser - et surtout ne pas commencer à réagir. De tels messages nous montrent à quel point nous devons encore lutter contre la haine et

combien il est important de continuer à témoigner.

Pourtant, malgré les tensions, les limites et des résultats incertains, Haswell ^(ix) nous rappelle que :

... il est essentiel que nos étudiants étudient les témoignages de ceux qui ont vécu des traumatismes, car leurs voix et leurs images sont pour la plupart, la preuve de violences causées par l'homme. Si la guerre, les massacres et l'exploitation des populations résultent de choix faits par certains, leur cessation sera le résultat de choix faits par d'autres - nos étudiants, peut-être - qui ont été tirés de leur vie confortable et sûre par un apprentissage qui va changer leur vie : une preuve avec un visage, et une voix.

Notes de fin d'article

(ⁱ) Denoix de Saint Marc, G., Guglielminetti, L., Netten, J. Lacombe, S., van de Donk, M. Galesloot, J, & Woltman, P., Manuel :Voices of victims of terrorism, 2016. https://ec.europa.eu/home-affairs/sites/homeaffairs/files/what-we-do/networks/radicalisation_awareness_network/about-ran/ran-rvt/docs/ran_vvt_handbook_may_2016_en.pdf

RAN ISSUE PAPER, Enhancing the resilience of victims after terrorist attacks, March 2018.

https://ec.europa.eu/home-affairs/sites/homeaffairs/files/what-we-do/networks/radicalisation_awareness_network/about-ran/ran-rvt/docs/enhancing_resilience_victims_after_terrorist_attacks_032018_en.pdf

RAN EX POST PAPER, RAN RVT 'The power of victims of terrorism: how to give support', September 2017.

https://ec.europa.eu/home-affairs/sites/homeaffairs/files/what-we-do/networks/radicalisation_awareness_network/about-ran/ran-rvt/docs/ran_rvt_power_victims_terrorism_how_to_give_support_12-13_09_2017_en.pdf

(ⁱⁱ) Denoix de Saint Marc, G., Guglielminetti, L., Netten, J., Lacombe, S., van de Donk, M., Galesloot, J, & Woltman, P., Handbook:Voices of victims of terrorism, 2016. https://ec.europa.eu/home-affairs/sites/homeaffairs/files/what-we-do/networks/radicalisation_awareness_network/about-ran/ran-rvt/docs/ran_vvt_handbook_may_2016_en.pdf

(ⁱⁱⁱ) Rampton, J., "Mother's Day is true to what happened" – Wendy and Colin Parry reflect on BBC's new Warrington bombing drama, RadioTimes, 3 September 2018. <https://www.radiotimes.com/news/tv/2018-09-03/mothers-day-bbc2-drama-wendy-colin-parry-ira-warrington-bombing/>

(^{iv}) ConnectFutures, NEW: My Son Joined ISIS | Nicola Benyahia | 19.03.18., 18 March 2018. https://www.youtube.com/watch?v=rzzRB_RDfAO

(^v) UCL Centre for Holocaust Education, What do students know and understand about the Holocaust? Evidence from English secondary schools, 2014. <https://www.holocausteducation.org.uk/wp-content/uploads/What-do-students-know-and-understand-about-the-Holocaust2.pdf>

(^{vi}) See: <https://www.connectfutures.org>

(^{vii}) USC Shoah Foundation, Using visual history testimony in the classroom, 28 October 2015. <https://iewitness.usc.edu/SFI/Data/EducatorData/Using-Testimony-in-Classroom.pdf>

(^{viii}) Šindelářová, B., & Vymětal, S., Tragedies and journalists, Ministry of Interior of the Czech Republic, 2006. <http://www.mvcr.cz/soubor/tragedies-and-journalist-pdf.aspx>

(^{ix}) Haswell, J. E., A cautionary approach to teaching testimony. Transformation: The Journal of Inclusive Scholarship and Pedagogy, Vol.16, Iss.2, Fall 2005, 13–37.